

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

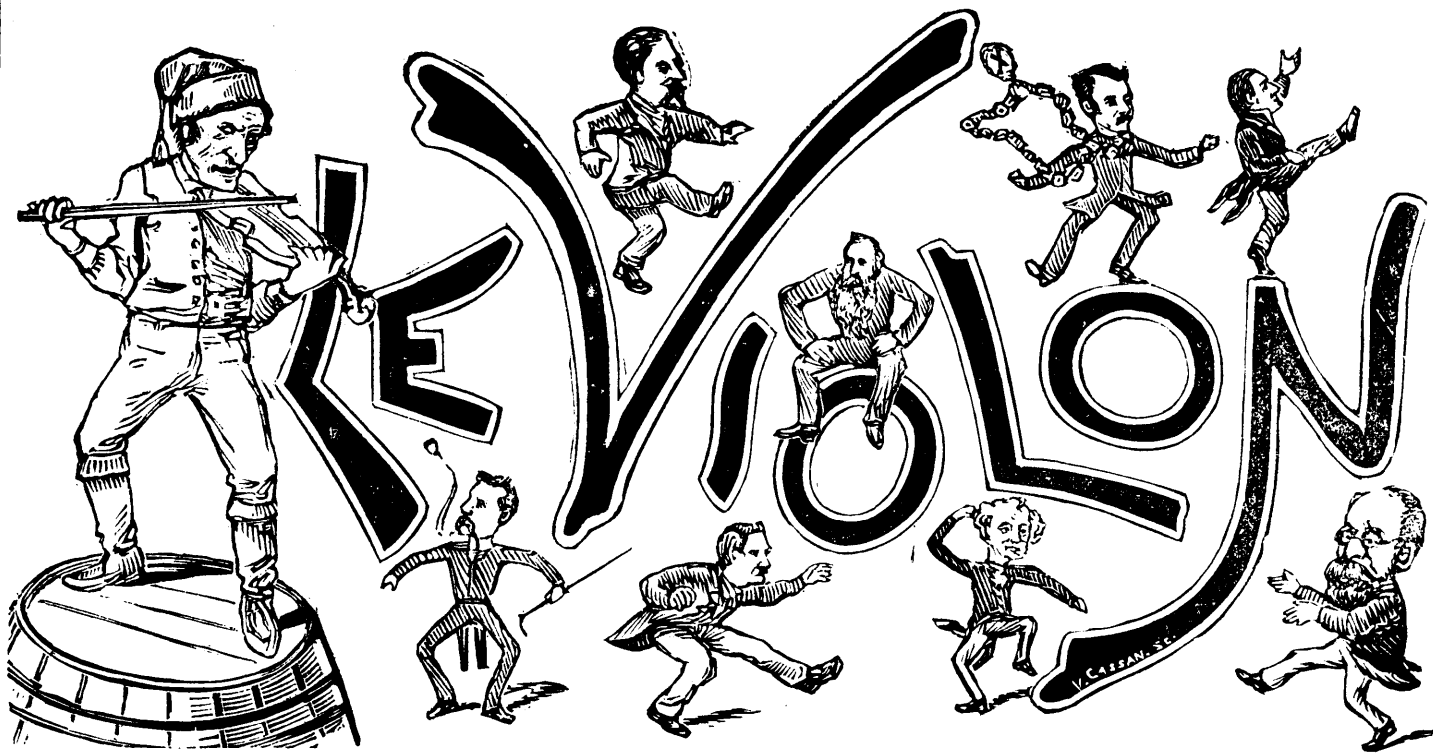
PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE A GATE: 1

1ère insertion - - 10' cents

Autre " - - 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 16 OCTOBRE 1886

No 4

PLUS DE FEMMES A BARBE

Il est doux, sans doute, de luter une blonde aux joues blanches et rosées, aussi fines que le satin; plus doux encore de muguer auprès d'une brune aux lèvres à peine estompées de poils follets et charmants, aussi légers que le duvet d'une pêche ou d'un abricot.

Mais que penser des femmes à barbe que la nature, malévole ou distraite, a dotées ironiquement d'une paire de moustaches; il n'y a qu'à plaindre ces infortunées qui ressemblent toutes au voltigeur de ma cuisinière. N'essayez pas de les consoler; il n'y a qu'à leur offrir un pot de pomnade hongroise ou un étui de rasoirs anglais.

Eh bien! rassurez-vous, femmes moustachues! un brave homme de savant américain a trouvé un moyen infailible de vous débarrasser à tout jamais de l'horrible végétation masculine qui souillait vos joues sympathiques.

Il ne s'agit pas ici de ces poudres épilatoires, vaines et démodées, dont la spécialité, comme on sait, est de faire repousser le poil abominé comme du chiendent.

Cette irrésistible épilouse, c'est l'électricité.

Au dernier meeting de l'association dermatologique de Chicago, le docteur Fox a décrit le système électrique grâce auquel il barbifie le visage embroussaillé de ses clientes, remises en possession de cet épiderme velouté qui rend si appétissant le brugnol des vignes.

Il n'est pas de joue barbue, de lèvre poilue, de menton velu qui résiste au procédé, pourtant bien simple, du docteur Fox: une aiguille courbée en iridium est introduite dans le bulbe du poil maudit et l'on fait passer un courant électrique. En un clin d'œil, le poil est foudroyé, écarbouillé, et tombe pour ne plus se relever.

Seulement, il faut une opération spéciale pour chaque poil et, quand la barbe est bien fournie, ces exercices épilatoires peuvent durer quinze ou dix huit mois. Ne vous récriez pas; c'est si peu, deux ans, lorsqu'il s'agit de passer d'une barbe de dragon à la peau satinée qui appelle les baisers.

Un jour, le docteur américain reçoit la visite d'une jeune fille à la taille fine et souple, aux mains charmantes, à la voix archangélique: une voilette épaisse cache un visage sans doute ravissant.

Mais, lorsque la visiteuse a relevé sa voilette, le digne savant fait un bond et ne peut maîtriser un cri d'étonnement. Ce n'est pas une femme qu'il a devant lui, c'est un sapeur. Que dis-je? C'est un herbage, une prairie, une jungle. Dans ce visage, horriblement barbu, on ne distingue qu'un front virginal, d'une pureté évangélique, deux yeux troublants et doux, un nez grec, une bouche d'enfant...

Sa lèvre supérieure se hérissé d'une moustache énorme dont un bout se relève à la Henri III, tandis que l'autre se recourbe à la tartare. Sur les joues, un fouillis inextricable, un abominable mêli-mêlo de piquants hirsutes et noirâtres. Le long du menton, une cascatelle touffue de poils onduleux et luisants. Au-dessous des oreilles, divinement ourlées, de petits favoris du plus comique effet.



LE 14 OCTOBRE.

LAURIER.—La tempête est arrivée, gare les récifs!

MERCIER.—Je vais jeter l'ancre de salut. Si la corde casse, nous sommes flambés.

La corde casse.—Tableau.

Le savant docteur restait ébahi.

—Je suis Edith B..., dit la jeune miss de sa douce voix, et j'aime mon cousin Arthur, que j'ai résolu d'épouser. Mais Arthur vient de me dire: "J'ai pour vous, ma chère Edith, une sincère affection; je rends justice à votre rare intelligence, à votre esprit, et à votre bonté; mais, excusez ma franchise, je ne puis vous épouser; ces moustaches, ces favoris, cette barbichette... oh! non, jamais; c'est impossible. Vous me faites l'effet d'un frère." Et mon impitoyable cousin s'est enfui en éclatant de rire!

Docteur, ce n'est pas mon visage, c'est ma destinée, c'est mon bonheur que je suis venue vous confier. Débarrassez-moi de cette barbe exécrée et, alors, Arthur m'aimera peut-être.

—Mais c'est là un travail d'Hercule, ma pauvre enfant, que je n'accomplirai jamais!

—Si vous repoussez ma prière, je me fais sauter la cervelle; mais je dois vous prévenir que je commencerai par vous tuer.

Le docteur s'incline avec dignité et se met à inventorier la barbe de la jeune Edith.

Il compte huit mille sept cent soixante-deux poils et huit mille sept cent soixante-deux fois il répète la même opération de l'aiguille électrisée.

Ce traitement épilatoire dura trois ans et vingt-cinq jours. Le docteur ne perdit pas un seul instant patience, mais il faillit perdre la vue.

Quand à miss Edith, elle ne poussa même pas un soupir durant ce long supplice, en vertu de ce principe qu'il faut souffrir pour être belle.

Et merveilleusement belle est aujourd'hui

Edith! Après trente-sept mois d'exfoliation héroïque, sa peau a pris la blancheur veloutée d'une pomme du Canada. C'est à peine si, bon an, mal an, il faut lui foudroyer une douzaine de poils follets qui n'ont pu renoncer tout à fait au pays natal.

Trouvant l'opération un peu longue, le volage Arthur a épousé une jeune Péruvienne. Mais Edith, que l'épaisseur d'un poil ne sépare plus de son cher cousin, a juré de le faire divorcer.

Le président de l'association dermatologique confirme les observations de son savant collègue et pratique, lui-même, avec un étonnant succès, l'épilation par l'électricité.

Plus de femmes à barbe! Plus de ces infortunés à qui on est tenté de dire: "Pardou, madame; est-ce vous ou monsieur votre mari à qui j'ai l'honneur de parler?..."

FULBERT-DUMONTEIL.

Du Cocodès au Crémé.

Les métamorphoses du fat en France: Le *Courrier de Vaugelas*, publiée à ce sujet une amusante étude. Il prend le fat à sa forme d'il y a une vingtaine d'années.

LE COCODES apparut sur l'asphalte parisien vers 1863. Il portait un faux-col droit très haut, englobant parfois le menton. Il semblait être né avec un *carreau* dans l'œil.

LE PETIT CREVÉ date de 1869. Son nom, qui semblerait si bien provenir de l'état d'épuisement où l'ont mis les excès, paraît cependant venir de la mode de la chemise à petits crevés que portait habituellement

un élégant de cette époque. Il portait la raie au milieu et deux petites coques plaquées au cosmétique sur le front.

LE GOMMEUX. On prétend que c'est l'ancien *petit crevé*, qui obéda tellement ses amis du récit de ses campagnes que ceux-ci le comparèrent à la gomme qui colle et dont on ne peut se dépêtrer. C'est à ce sentiment des désagrèments de la gomme et de tout ce qui est gluant qu'on doit une variété de l'espèce des *gommeux* appelée:

LE POISSEUX. Il a vécu ce que vivent les roses. Puis, comme, en souvenir de la guerre il avait conservé la capote militaire, qui sur son dos civil paraissait un vêtement d'hôpital lui donnant l'air infirme et maladif, il devint:

LE GATEUX, et son manteau, qui descendait jusqu'à la cheville, fut appelé *gâteuse*. Le pantalon s'élargissait par le bas et tombait de telle sorte sur la chaussure qu'il donnait au pied toute la grâce du pied de l'éléphant. Cet animal avait par sa coiffure une supériorité incontestable sur le *gâteux*, dont les chapeaux minuscules atteignaient le comble du ridicule sur un corps grossi démesurément par les vêtements. Tout à coup la chrysalide sort de son cocon *gâteux*, et apparaît:

LE BOUDINÉ, emprisonné dans des vêtements trop étroits, trop courts et atteignant les dernières limites du collant. Vrai boudin ambulant, menaçant sans cesse de faire craquer son enveloppe. Une variété de boudin, peut-être de seconde qualité, reçoit un nom

particulier:

LE PETIT GRAS, auquel succéda le *VIBRON*, qui s'effaça à son tour devant:

LE GRELOTTEUX. Cet être grelottait sous la bise, grâce aux vêtements étriqués du *boudiné*.

Vient ensuite le *PSCHUTTEUX*, puis le *FAUCHEUX*, qualificatif qui ne manque pas d'expression pour dépeindre la démarche du flâneur, enflant le dos, arrondissant le bras et maniant sa canne sans jamais lui faire toucher terre, de telle sorte qu'il a l'air de faucher le boulevard; on a vu encore le *BÉCARRE*, puis l'*EMBAUMÉ*. Si la crémation vient à la mode, nous verrons surgir le *CRÉMÉ*.

Et ce ne sera pas fini. Puisque le ridicule ne le tue pas et qu'il en vit, le fat, comme le phénix, renaîtra de ses cendres et sous d'autres noms vivra jusqu'à la fin des siècles.

Nous avons fait une précieuse découverte en parcourant une relation de voyage d'un célèbre professeur berlinois.

Ce n'est qu'un mot, un seul mot. Mais quel mot! Le voici:

Hottentottenpotentatentientientententat. Ce qui veut dire: "Crime commis sur la parente d'un prince hottentot."

**

Zolomir raconte ses prouesses en Algérie. —Té, mon bon, une fois z'ai coucé dans une caverne de lions...

—Avec des lions!

—Non, bagasse, ze les avais cassés; ils m'auraient donné des puces!

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, invariablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 OCTOBRE 1886



LES VASES D'ELECTION

Entendu dans une famille du faubourg Québec.

—Poupa, dit un gamin de treize à quatorze ans, dis-moi donc ce que c'est qu'un vase d'élection. On parle de ça dans une prière qu'on dit au collège.

—Mon fils, un vase d'élection, c'est dit au figuré. Cela veut dire un homme rempli de bons moyens pour remporter une élection. Parmi les bleus les vases d'élection sont Messieurs St. Louis Michel Laurent, Poupard, l'échevin Dubuc, le Docteur Mount, le gros Benne Globensky, J. L. Archambault, Jos. Vincent.

—Poupa, les Rouges ont-ils des vases d'élection ?

—Certainement, mon fils, ils ont Messieurs Phaneuf, Cletus Robillard, Joson Perrault, l'échevin Beausoleil, l'échevin Dufresne, le petit Lemieux de la Patrie, Gosse Lambert et une foule d'autres.

—Poupa, M. Lareau, l'avocat, M. Lafortune, M. Duhamel, c'est-y aussi des vases d'élections.

—Non, en élections ce sont des vases de nuit.

—Pourquoi sont-ils des vases de nuit ?

—Parce que ça nuit à une élection.

—Poupa, dis donc, est-ce qu'on peut remplir un vase d'élection ?

—Mais oui, ça peut s'emplier des fois comme n'importe quel autre vase avec de la bière, du champagne, du whiskey, lorsqu'une élection a été gagnée.

—C'est-y gros un vase d'élection.

—Un vase d'élection, mon fils, c'est bien plus gros qu'un verre ordinaire. C'est comme un verre à soda ou un schooner. On ne regarde pas à la dépense avant la votation. Vase d'élection a aussi une autre signification, c'est ce qu'on ramasse sur la rue pour jeter à la face de ses adversaires lorsqu'on fait des discours sur les hustings. Je t'ai expliqué la chose, maintenant fiche moi la paix.

—Attends un peu, poupa. Je voudrais savoir si ça se fêle des vases d'élections.

—Comme de raison, ça se fêle lorsque ça reçoit des chocs.

—Y en a-t-il qui vont se choquer bientôt ?

—Beaucoup, mon fils. Les vases bleus se fêleront à Québec, à Trois-Rivières et dans cinq ou six autres places. Les vases rouges se feront casser aussi dans plusieurs endroits. Tu verras qu'il y aura une grande surprise jeudi soir. Maintenant, ne me parle plus de ça et marche te coucher.

A la chasse !

—Moi, mon fusil est de premier choix. Il sort de chez Lefauchaux.

—Le mien est bien meilleur encore : il sort de chez le vrai Cheux !

TELEGRAMMES PRIVÉS

Québec, 6 Oct. 1886.

A. H. MERCIER,
Montréal.

Me vient bonne idée. Si vous pas trop crier, plus parler de corde, moi retarder élections hiver prochain.

Signé, J. J. ROSS.

A. J. J. ROSS,
Montréal, 6 Oct. 1886.

Pas d'affaires. Etre prêt à commencer danse pour bon. Envoyez fort élections. Faites venir violon. Moi vous faire danser.

Signé, H. MERCIER.

Québec, 13 Oct. 1886.

A. H. MERCIER,

Si pas aimer danser, encore temps, suis pas mal à main, consens encore à arrêter musique. Moi m'en sacrer pas mal. Suis certain vous danser mauvaise jigüe. Regardez Heaubien, lui déjà malade.

Signé, J. J. ROSS.

Montréal, 13 Oct. 1886.

A. J. J. ROSS,

Moi aussi autant haquette danser immédiate. Faut toujours finir par là. Moi être tout prêt pour bal. Arrangé corde comme faut pour faire danser vous dessus. Trop tard pour arrêter danse. Fait déjà trop préparatifs. Engagé Gosse Lambert.

Signé, H. MERCIER.

Québec, 13 Oct. 1886.

A. H. MERCIER,

Puisque voulez ça commença. Moi engagé Jos. Vincent. Arrivez, musique commencée.

Signée, J. J. ROSS.

Association Canadienne pour l'avancement de l'ignorance.

Reprise des Séances.

Les membres actifs de l'Association Canadienne pour l'Avancement de l'Ignorance, qui ne s'étaient pas réunis depuis l'automne de 1882, ont été convoqués hier en assemblée extraordinaire par ordre de leur vénérable président, M. le sénateur Trudel.

Les membres les plus éminents de la confrérie étaient présents.

Lorsque le président prit le fauteuil il fut salué par un cyclone d'applaudissements.

Le calme étant rétabli le vénérable prit la parole en ces termes :

Messieurs,

Si je vous ai convoqués aujourd'hui en assemblée extraordinaire, ce n'était pas sans des motifs de la plus haute importance. Avant d'entrer dans mon explication du but de cette séance, vous me permettrez de vous offrir mes remerciements les plus sincères pour le courage, l'énergie et l'activité que vous avez déployés au service de la sainte cause que nous soutenons depuis bientôt quatre années. Il est inutile pour moi de vous rappeler en quelles circonstances nous avons lancé notre organe à Montréal, et les luttes héroïques dans lesquelles nous sommes engagés depuis sa fondation.

L'Etendard, comme vous le savez, a eu les ennemis les plus terribles à combattre, un épiscopat livré à toutes les erreurs du libéralisme catholique, la franc-maçonnerie qui s'était glissée jusque dans les chaires de l'université Laval, la politique infâme des Mousseau, des Chapleau et des Sénécal. Aujourd'hui vous êtes réunis dans cette salle pour délibérer sur les moyens à adopter pour écarter un nouveau danger qui nous menace, nous et l'Etendard. Ce danger est le même qui menace la France.

M. Drumont a découvert la France Juive. Moi, je vous découvre le Canada Juif.

Le Juif s'est glissé partout. Il s'est glissé dans les cercles ouvriers où il souffle les idées socialistes les plus subversives. Il trône dans les bureaux de rédaction de la Presse et sous le pseudonyme de Jean Gagne Petit ; il pousse les Chevaliers du Travail à la rébellion contre les Castors.

Il ne faut pas se laisser endormir dans une fausse sécurité. C'est une nouvelle erreur que nous avons à combattre et nous devons faire flèche de tout bois afin de la détruire. Maintenant je serais heureux d'entendre les opinions des membres de l'Association sur la nouvelle question.

M. Jourdain.—Messieurs. Il est inutile, je crois, pour chacun de nous d'émettre une opinion sur celle de notre vénérable Président. Je crois être l'interprète de la majorité de cette assemblée en disant qu'il est de notre devoir sur cette question d'opiner du bonnet.

Nicodème.—M. le président me pardonnera si j'interromps M. Jourdain. J'avoue que je ne comprends pas toute la portée de la mesure rigoureuse que l'on prétend adopter contre les fils d'Israël.

M. le président aura-t-il la bonté de me dire s'il entend expulser tous les Juifs du Canada, ou s'il se bornera à les faire boycotter.

Le Président.—En réponse à M. Nicodème, je lui dirai que notre Association doit sévir avec la plus grande rigueur contre tous ceux qui appartiennent à la race du peuple déicide. La peine que je prononcerai contre cette race sera leur expulsion du pays, suivie par la confiscation de leurs propriétés mobilières et immobilières.

Jourdain.—Je suis d'avis que la sentence prononcée par notre vénérable président contre les Juifs devrait être mitigée un tantinet, en épargnant les propriétaires de pawn-shops. Ça sera une calamité publique si les Castors, pendant les longues années de déche qu'ils auront à passer dans la province de Québec, ne peuvent point avoir la consolation d'aller mettre au clou quelques-unes de leurs nippes.

Le Président.—Les monts-de-piété cessent d'être des institutions laïques. Ils seront exploités par les communautés religieuses.

Les membres se déclarent satisfaits des explications données par le Président et une résolution basée sur les opinions qu'il a émises est adoptée à l'unanimité par l'assemblée.

Le président reprend la parole et dit :

La Minerve et d'autres journaux m'ont pris à partie à cause de notre attitude vis-à-vis les autorités épiscopales sur la question de l'Université Laval. Mes principes sur Victoria et Laval sont restés les mêmes. Les cours de l'ancienne école de médecine ont été repris et seront continués en dépit de tout ce que l'on dira contre nous.

Et nunc et semper.

Maintenant parlons du St-Père. On nous menace d'une excommunication de Rome. Le Sacré Collège y réfléchira deux fois avant de nous attaquer de la sorte. Si nous donnons dans la province de Québec le signal de la rébellion, Rome s'en repentira très certainement. J'ai rencontré dernièrement notre ami Tardivel.

Il m'a prié de vous informer qu'il passera à Montréal dans quelques jours afin de demander à tous les bons catholiques de notre école d'apposer leurs signatures à une nouvelle requête au St. Siège, lui demandant de reconsidérer la nomination du cardinal à Québec.

Nous avons toujours le droit de pétition et nous nous en servirons jusqu'à ce que nos droits soient reconnus dans la Ville Eternelle.

Le président reprend son siège au milieu des applaudissements frénétiques de l'assemblée.

Sur motion de M. Jourdain secondé par M. Nicodème, il a été résolu qu'une délégation des membres de l'association canadienne pour l'avancement de l'ignorance se rendrait auprès des directeurs du Grand Tronc et du Pacifique afin de leur demander de changer les noms de plusieurs stations et de les baptiser de noms religieux. Il serait opportun de changer le nom de Somerset en Saint Morrissette, Stanfold en Sainte Folle, Sand Point en Sainte Pointe, Central Fall en Sainte Truelle Folle, South Brandon Ranch en Saint Branle dans le Manche.

Le président en déclarant la clôture de l'assemblée dit qu'à la prochaine séance il proposera une série de résolutions au sujet de la loi des asiles et qu'il lirait un mémoire très intéressant sur l'asile St. Jean de Dieu à la Longue-Pointe.

Le grand télescope californien.

L'observatoire de Lick, sur le mont Hamilton, en Californie, fait présentement construire un télescope qui, s'il est jamais achevé, avec son réfracteur de trente six pouces, sera le plus puissant du globe. Les constructeurs promettent de le livrer dans dix-huit mois. On se fera une idée de la puissance possible d'un pareil instrument en considérant qu'il rapprochera la lune de la terre, à peu près à la distance qui sépare New-York de Philadelphie. Si l'on ajoute que l'atmosphère de cet observatoire est la plus pure et la plus tranquille du monde, on a incontestablement le droit d'espérer qu'un certain nombre de faits nouveaux viendront bientôt s'adjoindre à ceux que la science astronomique possède déjà, et que les mondes les plus voisins de nous, Mars par exemple, nous céderont quelques-uns de leurs secrets.

Le Chambers' Journal rappelle à ce propos que la géographie de cette planète est déjà beaucoup mieux connue qu'on ne l'imagine vulgairement. Longtemps avant Herschell, les astronomes avaient signalé à chaque pôle de Mars une tache blanche qui augmente et décroît à intervalles réguliers. L'illustre observateur anglais suggéra le premier cette hypothèse qu'il pouvait y avoir là deux mers glaciales analogues à nos océans arctique et antarctique. Si l'hypothèse était fondée, la décroissance de la banquise devait correspondre à l'été martial, et son augmentation à l'hiver. L'observation démontra que tel était précisément le cas. Cette découverte fut le point de départ de recherches nouvelles, d'où résulta une connaissance relativement complète de la répartition des continents et des mers à la surface de Mars. Sur la terre, les continents occupent seulement un tiers de la périphérie, et la mer les deux autres tiers. Sur Mars, l'étendue des continents et celle des mers se balancent à peu près également ; de plus, les océans n'y forment pas comme chez nous de vastes nappes sans solution de continuité, mais, au contraire, des canaux et des "manches" qui séparent des îles plus ou moins étendues.

Un point est hors de doute, c'est que Mars possède une atmosphère. Les saisons de cette planète présentent la plus grande analogie avec les nôtres. Ses nuits sont très sombres ; Mars possède bien deux lunes, au lieu d'une que nous avons, mais ces lunes sont si petites que leur pouvoir éclairant doit être presque nul ; le diamètre de la plus grande est seulement de 96 kilomètres et celui de la plus petite de 64.

L'analogie générale de Mars avec la Terre n'en est pas moins des plus frappantes. Il est impossible de voir une raison plus plausible pour que la vie ne se soit pas manifestée sur cette planète sous des formes au moins analogues à celle qu'elle revêt sur la nôtre. Il est infiniment probable qu'elle y est plus ancienne, et il y a toutes raisons de penser qu'elle y est déjà arrivée à un degré de civilisation plus avancé. C'est donc avec Mars qu'il faudra tenter d'établir des communications, le jour où la puissance des télescopes terrestres les permettra.

On sait qu'un astronome prétend que nos voisins ont déjà ouvert le feu et qu'on observe sur leur planète des points lumineux gouvernés de façon à donner à penser que ce pourraient bien être des signaux à notre adresse. Mais, en admettant la réalité de ces signaux, nous n'en avons pas encore la clef. Il faudra aviser à la trouver, ou à découvrir un langage si clair qu'il soit intelligible pour tout être doué de raison. Un savant russe a déjà proposé à cet effet de tracer sur les plaines de la Sibérie la figure de la 47^e proposition d'Euclide, vulgo le pont aux ânes ou carré de l'hypothénuse. Malheureusement, on ne voit guère comment les habitants de Mars, ayant aperçu ce signal, pourraient nous informer que chez eux aussi il fait partie du programme des études.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.



COUPS D'ARCHET

Le policeman.—Avancez, maintenant, et vite.
Le voyou.—Vite, dites vous ?
Le policeman.—Oui, vite, si vous ne vous dépêchez pas, je vais vous conduire à la station.
Le voyou.—Si je vous appelais un s... "loafer" et si je disais que vous êtes le dés-honneur de la police, qu'est-ce qui m'arriverait ?
Le policeman.—Vous auriez \$10 ou un mois.
Le voyou.—Si je ne vous le disais pas, et si je me contentais de le penser ?
Le policeman.—Je ne vous ferais pas envoyer en prison pour ça.
Le voyou.—Dans ce cas, supposez seulement que je le pense.

Un avocat de Montréal regarde par-dessus l'épaule de sa fille, qui écrit une lettre à une de ses amies.
 —Comment ! Délina, est-ce possible à ton âge, douze ans, tu ne sais pas épeler ton nom de famille !
Délina.—Eh bien, ça ne fait pas de différence, la manière dont j'épelle mon nom de famille. Dans une couple d'années je vais changer de nom.

Le mari.—Tu connais la jolie madame D...
La femme.—Pour l'amour du bon Dieu, mon ami, ne me parle pas de cette jolie madame D... Je ne puis aller nulle part sans qu'on me fasse son éloge. Ces éloges me corment aux oreilles et me rendent malade.
Le mari.—J'étais seulement pour te dire qu'il circulait d'étranges rumeurs à son sujet.
La femme.—Des rumeurs, oh ! mon chéri, tu vas me conter ça, comme un bon petit cœur.

Donnons crédit à M. J. L. A..... pour un bon calembourg. Il rencontre le coroner sur la rue Notre-Dame.
 —C'est étonnant, dit-il, un homme qui a tant de morgue et qui pourtant est si modeste.

La scène se passe à la porte du bureau d'un médecin de la rue Notre-Dame.
Le Patient.—A quelle heure puis-je être sûr de voir le docteur tout seul chez lui ?
La Servante.—Vous ferez bien de venir à ses heures de consultations, entre deux et quatre heures. Il est toujours seul en ce temps-là.

Un candidat en tournée électorale entre dans la maison d'un voteur du village de Ste. Cunégonde. Après avoir donné un gros bec au bébé de la maison :
 —Quel charmant enfant ! c'est un véritable petit ange. Il ressemble à son père et à sa mère. Vraiment, c'est tout votre portrait. Il a les beaux yeux de sa mère et les cheveux de son père.
 Le père qui est chauve comme un genoux ôte son chapeau et dit : c'est vrai, il doit avoir mes cheveux car je ne les ai plus.
 Tête du candidat.

A la Cour du Recorder :
 Un constable est dans la boîte aux témoins.
 —Vous dites, constable, que vous avez vu l'assaut commis sur le plaignant.
 —Oui, je l'ai vu.
 —A quelle distance étiez-vous du prisonnier et du plaignant ?
 —Lorsque le premier coup a été frappé, j'étais à cinq verges de l'endroit.
 —Et lorsque le second coup a été donné ?
 —Alors, j'étais à cinq cents verges.



LE 14 OCTOBRE

Les oiseaux rouges ne croyaient pas qu'il y aurait un gros froid avant le mois de décembre. Les malheureux à moitié gelés se chauffent le mieux qu'ils peuvent.

Dans le comté de Jacques-Cartier, Adéodat Prévost craint le chien de son adversaire.
 Ce chien est à aboyer. (A. Boyer pour les lecteurs de la Patrie.)

Quoique le *Violon* porte la date de samedi le 16 octobre, il est comme d'habitude mis sous presse le mercredi, et lancé dans la circulation le jeudi.
 Avec cette explication, nos lecteurs comprendront pourquoi les caricatures et les articles de ce numéro ne touchent pas au résultat des élections provinciales. Prenez un peu de patience, les candidats qui ont dansé ne perdent rien pour attendre.

Un commis de nouveautés est à l'article de la mort.
 Une bonne Sœur de la Providence lui prodigue les dernières consolations de l'Eglise à ce moment suprême.
 Lorsque la religieuse a fini de parler, le moribond tourne vers sa consolatrice ses yeux hâves et vitreux en disant :
 —Avec ça, madame, vous faut-il encore autre chose aujourd'hui ?
 C'était le dernier cri du cœur.

M. Lussier au cours d'un speech qu'il a donné dans le comté de Verchères a lancé la perle suivante : L'union, messieurs, l'union c'est l'amour de la religion et de la patrie, deux vertus théologiques surnaturelles. Voilà ce que c'est que l'union !
 Pends-toi, Galipeau ! Voilà un homme qui va te damer le pion.

Les Remèdes à la Mode.

Quel est donc le médecin qui disait à un de ses clients : "Hâtez-vous de prendre ce médicament pendant qu'il guérit."
 Il y a des modes, en effet, pour les remèdes comme pour la toilette. Le *Cosmos* fait à ce sujet les réflexions suivantes :
 Rien de plus curieux que les changements qui, chaque vingt ans, surviennent dans la pratique de l'art de guérir. La saignée, qui guérissait tout le monde, au point qu'un médecin qui se serait refusé à la pratiquer à tout propos aurait passé presque pour un assassin, était tombée il y a quelques années en complète désuétude. Nous avons connu des médecins très instruits qui, dans toute leur vie d'étudiants, l'avaient à peine vu pratiquer une ou deux fois.
 Il suffit de se reporter aux archives de l'Assistance publique, ou de relire certains mémoires d'apothicaires du siècle dernier, pour être absolument frappé des changements survenus dans les prescriptions des princes de l'art.

Savez-vous combien Bouvard, médecin de Louis XIII, fit prendre de clystères à son royal client ? 216 en un an ! Il faut dire que dans cette année le futur monarque absorba 15 médecines et fut saigné 47 fois.
 Rappelons encore la fameuse plaidoirie de l'avocat Grosley en faveur d'Etienne Boyau contre le chanoine Bourgeois, réclamant de ce dernier le paiement de 2,910 lavements à lui administrés dans l'espace de deux ans !

VARIETES.

Un affreux scélérat est condamné à mort pour avoir assassiné une demi-douzaine d'individus.
 De Mazas, il écrit à un de ses cousins. Celui-ci s'empresse de ne pas lui répondre.
 Le condamné, avec une profonde amertume :
 —L'ingrat ! Voilà bien les parents !
 Après cela, sacrifiez-vous donc pour procurer un peu de notoriété aux personnes de votre famille !

Aristide Launois, en ouvrant le restaurant Interocéanique ménage des surprises à ceux qui viendront le visiter. Il tient à son début de se créer une clientèle en offrant au public, des vins et liqueurs d'une importation spéciale. Le service du restaurant sera irréprochable sous tous les rapports. Repas à la carte ou à table d'hôte.
 Prix des plus modérés.
 N'oubliez pas que l'Interocéanique est au No. 100 de la rue St-Laurent.

Un farceur entre chez un innocent papeter et interpelle la dame de comptoir :
 —Madame, du papier blanc, s'il vous plaît, du papier d'écolier, grand format ?
 —Combien, monsieur ?
 —Deux doigts et demi, madame.
 —Vous dites ?
 —Je dis : deux doigts et demi.
 —J'entends bien, mais je ne comprends pas.
 —C'est pourtant bien simple, chère madame : deux doigts et demi, c'est une demimain !

Une réflexion de Guibollard :
 —Le chameau est un animal qui a la bosse de la sobriété.

Notre violonneux en chef est aujourd'hui le sujet de bien des cançons. Tous ses amis lui demandent où il a acheté le suit élégant qu'il porte les jours de beau temps. Pour faire cesser l'incertitude qui règne dans les esprits à ce sujet il déclare qu'il a fait confectionner son habillement chez E. LEMIEUX, No. 3 RUE ST. LAURENT. C'est là où l'on peut s'habiller à 50 pour 100 meilleur marché qu'ailleurs.
 Coupe élégante garantie. No. 2,—4-ins.

Au café, deux joueurs de dominos échangent des confidences de ménage.
 —Ah ! mon cher, quel enfer que ma vie, avec le caractère inégal de ma femme !
 —Tiens ! la mienne l'a tout à fait égal, au contraire.
 —Je vous en félicite sincèrement.
 —Pas de quoi ! Elle a le caractère toujours égal, c'est vrai, mais en mauvais.

Fragment de conversation :
 —Jamais tranquille, l'Espagne ! Toujours quelque chose qui se détraque. Hier, c'était des secousses de tremblement de terre à Malaga et à Anquetere ; aujourd'hui c'est une explosion à Barcelone.
 —Pour moi, c'est un pays destiné prochainement à sauter ! depuis longtemps c'est prévu.
 —Ah bah ! parce que ?...
 —Parce que la chose est inévitable avec un roi mineur.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de
COMMANDES TYPOGRAPHIQUES
 IMPRESSIONS DE LUXE,
 IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
 IMPRESSIONS DE COMMERCE,
 ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE
 D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS
 CONSIDERABLES SOUS LE PLUS
 BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
 GÉRANT,
 No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

C. ROBERT & CIE

au commencement de l'automne rappellent au public qu'ils nettoient, teignent et réparent toutes espèces de

FOURRURES

Pour un prix modéré C. Robert & Cie convertiront votre vieux bonnet de fourrure en un neuf et lui donneront le chic du jour.
 Venez voir leurs importations d'automne au coin des

Rues St-Laurent et Vitré, Montréal



LES PIEDS DANS LE PLAT.

POESIE.
 Le plat que nous aimons, c'est les pieds de cochon, Apprêtés avec soins et de bons cornichons. On le prend chez CIZOL, le cuisinier de France, Qui sait de l'estomac, préparer la jouissance.
 P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

MAISON MILITAIRE

443 RUE CRAIG, Pres du Drill Shed

Cet hotel ouvert récemment par Joseph Lépine se recommande au public par l'excellence de ses VINS, LIQUEURS et CIGARES. Lépine achète toutes ses boissons de la célèbres maison Mathieu et Frères, par conséquent il est inutile de dire que leur qualité est garantie.

JOS. LÉPINE, Propriétaire
 No. 2,—j. n. o.

HOTEL RIENDEAU

64, RUE ST-GABRIEL

M. Riendeau profite des premiers numéros du "Violon" pour informer le public et les gourmets en général, que son hôtel vient de subir des améliorations importantes et que le département du restaurant a maintenant un comptoir où seront tenues des huîtres en écailles les plus fraîches.
 Une visite est sollicitée.

JOS. RIENDEAU,
 Propriétaire.

HOTEL BRUNSWICK

SOREL

Ce magnifique établissement est maintenant ouvert au public, après avoir été complètement restauré.
 M. Aimé Béliveau qui est très avantageusement connu du public voyageur, comme l'ancien propriétaire de l'Hôtel du Canada à Montréal, y a installé un service de première classe.
 La buvette est maintenant approvisionnée des meilleurs Vins, Liqueurs et Cigares.
 RIENDEAU & BELIVEAU,
 Propriétaires.
 Jos. Riendeau de l'Hôtel de Montréal.
 Aimé Béliveau ci-devant de l'Hôtel du Ca

FLEURS DE CYCLAMENS

Connaissez-vous Talloires ?... Si votre bon génie vous a conduit à Annecy et si vous avez fait le tour du lac, vous aurez certainement remarqué l'heureux coin vert et silencieux où ce village sommeille au pied des montagnes. Le roc de *Chère*, qui dresse jusqu'au milieu du lac son promontoire brisé et crevasse, enferme dans une encoignure et protégé du vent du nord les cinq ou six villas, les trente maisons et l'ancienne abbaye transformée en hôtel qui composent tout Talloires. Le village s'éparpille parmi des vignobles en pente et à l'abri des noyers. Derrière, s'élève une première croupe de montagne couverte de hêtres et de chênes ; puis, au-dessus d'un replat où ondulent des champs de seigle et d'avoine, les pâturages et les forêts de sapins tapissent de leur verdure sombre ou claire les arêtes escarpées, au sommet desquelles le Lanfont et la Tournette découpent sur le ciel leurs dents et leurs pitons dorés de soleil.

A bas, le lac étend son eau bleue et lisse où fuient quelques barques à voiles triangulaires. Dans ce miroir d'azur les peupliers des berges, les pentes ardues et les cimes crénelées de la rive opposée se reflètent doucement. La lumière, tamisée par de beaux nuages, colore magistralement le cirque de montagnes qui enserre le *Bout du lac*. Le vert foncé, le bleu sombre, le violet intense, le gris argenté s'y fondent par d'insensibles transitions avec le bleu turquoise de l'eau et le vert phosphorescent des vignes. Sur ce paysage à la fois grandiose et intime plane une paix profonde, interrompue seulement par de claires sonneries de cloches villageoises, des gazouillements d'oiseaux et le passage d'un char lentement traîné par des bœufs.—C'est là qu'il faut venir savourer la joie des amours heureuses, et c'est là encore qu'il faut se réfugier si l'on a une grande douleur à endormir. Les odeurs de menthe et d'herbe fauchée qu'apporte le vent de la montagne vous enveloppent d'une tendre caresse, en même temps qu'elles apaisent la tristesse des souvenirs amers et qu'elles cicatrisent comme un baume les blessures morales.

L'autre jour, j'ai rencontré sur le chemin de la Tournette trois touristes qui en descendaient, l'alpenstock en main, le sac au dos et le chapeau fleuri d'un bouquet de cyclamens. Ils étaient lestes, fringants et jeunes, le plus âgé ayant vingt-cinq ans à peine. Je les ai regardés passer d'un œil attendri et, au spectacle de leur jeunesse allègre, tous les souvenirs de la vingtième année me sont remontés au cerveau. Je me suis revu descendant gaiement le même chemin, avec des fleurs au chapeau, en compagnie de deux joyeux camarades, et, de même que les cimes des montagnes se reflétant dans le lac, le souvenir du temps jadis s'est étendu devant mes yeux, comme un mirage, avec ses formes précises, ses couleurs, ses parfums et ses enthousiasmes d'autrefois.

C'était un soir d'il y a vingt-cinq ans, dans ce même village où nous devions passer la nuit après une course de sommets. A peine nous étions-nous engagés dans la magnifique avenue de marronniers qui précède l'Abbaye, que nous vîmes se lever d'un banc et marcher lentement devant nous, sous la verdure, une belle jeune fille, dans toute la splendeur et la gloire de ses dix-huit ans. Blanche, admirablement faite, elle avait d'épais cheveux blonds qui tombaient librement en boucles sur ses épaules de déesse. Sa jupe claire

à longs plis, balayant l'herbe de sa traîne, dessinait à souhait la souplesse de la taille et la rondeur des hanches. Sa démarche était superbe, et quand, au murmure de nos voix admiratives, elle se retourna, nous vîmes un fin profil de patricienne aux lèvres rouges et dédaigneuses, au nez légèrement retroussé, aux yeux purs et fiers.

Nous avions pris feu tous trois en même temps et, oublieux des fatigues de la journée, nous la suivions à distance, le long d'un sentier qui serpentait entre les vignes. A un certain carrefour, elle poussa une porte voilée de chèvrefeuilles et disparut... De retour à l'Abbaye et la tête encore pleine de notre merveilleuse rencontre, nous questionnâmes les gens de l'hôtel.—La jeune fille s'appelait la princesse V... Elle était russe et habitait avec sa famille une des villas situées au bord du lac.—Russe, princesse et jolie, il y avait de quoi faire flamber notre imagination et, pendant tout le dîner, nous ne parlâmes que de sa beauté. Pourtant, au dessert, la fatigue et le vin de Talloires aidant, mes deux compagnons s'étaient sentis peu à peu alourdis, leur verve avait tari et ils montèrent se coucher. Quant à moi, je n'avais nulle envie de dormir et je sortis dans l'espoir de revoir encore l'aristocrate et blanche apparition de l'après-midi.

La soirée était exquise. Du côté d'Annecy le soleil venait de disparaître dans une gloire de nuées purpurines. Derrière les escarpements de la Tournette, la pleine lune se levait et effleurait les sombres pentes veloutées de la montagne d'un premier rayon qui trouait comme une flèche les brumes des ravins. De tous côtés, dans la campagne assoupie, montaient des cris de grillons, mêlés aux notes claires des rainettes. A mes pieds, l'eau du lac encore glacée de lilas foncé clapotait mollement. Je suivais la marge d'un petit pré dont l'eau rongeaient les bords, et, tout en cheminant les yeux en l'air, je rêvais d'une nouvelle rencontre possible avec la jeune Russe ; j'inventais de romanesques incidents qui nous mettraient en communication ; j'engageais une conversation imaginaire où je disais des choses très spirituelles et très éloquentes. Tandis que je bâtissais mes châteaux en Espagne, j'entendis sous la ramure d'un saule le bruit métallique d'une chaîne de bateau qu'on secoue, et tout à coup, à cinq pas, je vis s'agiter une forme blanche... C'était la princesse.

Elle essayait de dénouer la chaîne qui amarrait le bateau à un pieu solidement enfoncé dans la berge ; mais elle n'y pouvait parvenir. Ses petits doigts se meurtrissaient en vain contre les chaînons rouillés qui formaient le nœud. Elle frappait du pied le sol du talus avec impatience, l'irritation allumait ses prunelles, et ses lèvres d'enfant, plissées et boudeuses, laissaient passer des exclamations dépitées.

—Dieu, que c'est agaçant ! s'écria-t-elle.

—Permettez ! dis-je en m'avancant brusquement.—Et, m'agenouillant, je dénouai l'amarre, non sans m'être notablement endommagé les ongles.

Elle avait déjà sauté dans le bateau et m'examinait de la tête aux pieds.

Je venais de passer huit jours dans la montagne, marchant par tous les temps, couchant sur le foin des chalets, et ma toilette était fort négligée ; barbe trop longue et mal peignée, feutre recroquevillé, vêtements fripés, guêtres terreuses... Elle me prit évidemment pour le batelier.

—Merci, murmura-t-elle d'un ton bref ; maintenant, conduisez-moi jusqu'à Duingt, voulez-vous ?

—Avec le plus grand plaisir, répondis-je, le cœur tout battant d'aise.

Je m'élançai à mon tour et d'un coup d'aviron poussant le bateau loin du bord, je me mis à ramer, tandis qu'en face de moi elle manœuvrait le

gouvernail. La lune qui montait me montrait maintenant plus distinctement sa jolie figure, à la fois espiègle et hautaine, qu'encadraient les cheveux blonds avelés et où luisaient deux yeux noirs, encore assombris par l'ombre portée des longs cils. A son corsage de soie écrue un gros bouquet de cyclamens épanouis envoyait jusque vers moi sa pénétrante odeur analogue à celle du muguet...

—Je voulais faire cette promenade depuis longtemps, crut-elle devoir me dire en manière d'explication, mais ma tante a horreur de l'eau et miss Gray est une poule mouillée ; je me suis donc décidée à sortir seule, et sans cette misérable chaîne, je serais déjà loin.

Elle parlait le français très purement, avec un léger accent exotique, qui donnait à ses paroles une saveur plus piquante. Tout entier à mon admiration, je ne songeais pas à lui répondre et je me contentais de ramer vigoureusement, de sorte que nous atteignîmes assez vite le milieu du lac.

—Enfin vous êtes venu à propos, continua-t-elle, mais vous n'avez pas perdu votre temps et il est juste que je vous paye de votre peine...

Tout en causant, elle avait tiré de sa poche un mignon porte-monnaie dont je voyais reluire le chiffre d'argent, et elle allait y puiser, quand je l'arrêtai du geste :

—Merci, mademoiselle, je ne suis pas le batelier et je me trouve suffisamment payé par le plaisir de vous accompagner dans cette promenade nocturne.

Elle releva vivement la tête, son front pur se plissa, et elle me toisa d'un air effarouché et irrité.

—Qui êtes-vous donc alors ? demanda-t-elle avec hauteur.

—Je suis un simple touriste, fort heureux de m'être trouvé là par hasard pour vous rendre service.

Elle se rasséra un peu et se décida à sourire.

—Ah !... reprit-elle, en ce cas, je vous dois des excuses pour mon indiscretion... J'ai commis une étourderie que mon institutrice miss Gray qualifierait certainement d'improper... Si vous le voulez bien, nous retournons à Talloires...

Elle imprima au gouvernail un mouvement qui fit virer le bateau et je me remis à ramer, mais cette fois avec plus de lenteur.—La lune, qui montait toujours, jetait un long rayon sur toute la largeur du lac ; les montagnes voilées d'une vapeur d'argent avaient un aspect féerique, et au loin, du côté de Doussard, un feu de pâtre allumé sur une crête nous envoyait sa rouge lueur.

—Avez-vous été au Mont-Blanc ? me demanda la jeune princesse, qui, rassurée sans doute sur ma manière d'être, jugea à propos de se montrer aimable et de rompre le silence.

—J'en arrive... J'ai regagné le lac d'Annecy par le col des Aravis, Thônes et Tournette.

—Connaissez-vous déjà notre lac ?... N'est-ce pas qu'il est adorable ?

—Oui, surtout en ce moment.

—Il est beau à toute heure ! répliqua-t-elle avec impétuosité ; il a des limpidités et des transparences bleues qui invitent à s'y plonger... Oh ! l'eau... J'aime l'eau ! s'écria-t-elle en enfouissant avec délices l'un de ses bras dans le sillage argenté du bateau.

—Vous êtes peut-être une ondine ? repartis-je en la regardant avec émerveillement.

—Je voudrais en être une !... On dit qu'il y en a ici, car vous savez que vous êtes sur un lac à légendes ?

—Vraiment ?

—Oui, les gens du pays prétendent qu'à cette même place où nous sommes, un village entier a été englouti sous l'eau, parce que les habitants avait refusé de donner l'hospitalité à une vieille mendicante qui était fée. Pendant les nuits de pleine lune, les coqs du village submergé

chantent au fond du lac et les cloches tintent comme pour la messe... Tenez, écoutez !... N'entendez-vous pas comme un lointain carillon de cloches ? Elle s'était penchée sur le bord du bateau et prêtait l'oreille, tout en riant et en faisant ruisseler entre ses doigts des gouttelettes qui scintillaient au clair de lune.

—Entendez-vous ? répéta-t-elle. Je m'étais rapproché, nos deux têtes se touchaient presque et j'écoutais docilement. D'ailleurs, pour rester là, j'aurais cru et avoué tout ce qu'elle aurait voulu, et de fait, il me semblait que j'entendais une vague et délicieuse musique. Peut-être étaient-ce tout bonnement les battements de mon cœur, car j'étais violemment ému auprès de cette jolie princesse à la taille souple, aux blonds cheveux et aux yeux ensorcelants. En outre l'odeur grisante de cyclamens me montait au cerveau.

—Chut ! poursuivit-elle avec un air mystérieux, en mettant son doigt mouillé sur ses lèvres, voici la fée du lac qui nous appelle...

Dans le silence de la nuit, on entendait au loin les sons d'un cor et, par un singulier effet d'acoustique, cette lointaine fanfare semblait monter du fond de l'eau.

—Eh bien ! non, reprit-elle en éclatant de rire à la vue de ma figure ébaubie, de mes yeux écarquillés et de mes lèvres entr'ouvertes, je crois décidément que ce n'est qu'un vulgaire cor de chasse !

—C'est vous, m'exclamai-je avec une amoureuse exaltation, c'est vous qui êtes la fée et qui prêtez au lac tous vos enchantements !...

De nouveau elle éclata de rire et, comme je m'étais remis à ramer, nous abordâmes bientôt près d'une vigne en pente. Par delà les pampres frissonnants, une élégante villa découpait au clair de lune, sur la verdure, ses toits de tuile avec deux pavillons en retour, unis par une *loggia* à l'italienne où grimpaient des chèvrefeuilles.

Tout à coup une forme noire se pencha à la balustrade de la *loggia* interpella la jeune fille :

—Nàdia, Nàdia !... Voulez-vous bien rentrer !... Vous allez attraper un rhume...

—C'est ma tante, murmura Nàdia, je ne sais si j'attraperai un rhume, mais pour sûr j'attraperai une semonce... Merci, monsieur, et bonsoir... Chargez-vous d'amarrer le bateau... Puisque vous n'êtes pas le batelier, je ne puis vous payer le passage et pourtant je voudrais bien acquitter ma dette...

Elle parut méditer un moment, puis brusquement elle détacha de son corsage le bouquet de cyclamens et me le lançant :

—Adieu ! gardez ces fleurs en souvenir de la fée du lac !...

Elle gravit la berge et disparut bientôt sous les platanes de la villa.

Le lendemain matin, mes compagnons et moi nous repartions par le bateau d'Annecy et je n'ai plus revu la jolie princesse.

Et me revoici, après vingt-cinq ans, au bord de ce lac enchanté. La villa dresse toujours dans les vignes ses pavillons aux toits de tuile rouge et sa *loggia* couleur vert d'eau. Les cyclamens ouvrent toujours à la marge des bois de sapins leurs fleurs roses embaumées. De jeunes touristes, vaillants et allègres, descendent encore, la chanson aux lèvres, les pentes ravonnées de la Tournette... Je suis retourné en bateau sur le lac, à l'endroit où a été submergé le village légendaire... Mais j'ai eu beau prêter l'oreille, je n'ai plus entendu tinter les cloches ni vibrer la voix de la fée... Je n'ai oui sonner que ma cinquantaine, tandis que les notes mélancoliques des rainettes semblaient mener le deuil de ma jeunesse envolée et de mes compagnons de voyage disparus.